

## RÉSUMÉS DE THÈSE

**Maddalena CATALDI (2019)** – *Découvrir, comprendre et interpréter des gravures pariétales : une histoire de la science archéologique à travers l’histoire de l’étude scientifique du Mont Bégo (1868-1947)*, thèse de doctorat, soutenue le 24 septembre 2019 à l’EHESS (Paris) devant le jury composé de Claude Blanckaert (CNRS, CAK, directeur de thèse), François Bon (Université de Toulouse, rapporteur), Marc-Antoine Kaeser (Université de Neuchâtel, Directeur du Laténium, rapporteur), Arnaud Hurel (MNHN), Anne Lehoërff (Université de Lille), Antonella Romano (EHESS).

Mon travail de thèse s’est concentré sur la création du site archéologique de la Vallée des Merveilles (Alpes-Maritimes). Les roches des vallées du Mont Bégo ont été gravées entre le Chalcolithique et l’âge du Bronze (3300-1800 av. J.-C.). Aujourd’hui en France, ce territoire appartenait à l’Italie jusqu’en 1947. L’équipe du professeur Henry de Lumley a répertorié 40 000 gravures composées par piquetage sur la surface de la roche. Ces figures, et la zone du Mont Bégo dans son ensemble, sont interprétées par cette équipe comme un « sanctuaire ».

Connues dans des manuscrits depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, ces gravures réapparaissent autour des années 1860 dans le cadre d’un savoir récemment institué : la préhistoire. Ma recherche examine comment ces gravures ont été caractérisées en tant qu’objet scientifique ainsi que le processus qui a conduit à leur patrimonialisation en tant qu’expressions de la culture de « l’homme primitif ». J’analyse, par une méthode historienne, trois moments de la redéfinition de la valeur du site afin de décrire comment celui-ci se situe à l’intersection entre le débat scientifique, la construction de l’opinion publique et la prise en compte par des institutions nationales. Par une entrée particulière j’étudie la trajectoire de la conceptualisation de l’art préhistorique depuis les premières découvertes en 1864, jusqu’à son admission parmi les objets et les domaines de recherche de la discipline.

Une première partie de la thèse est consacrée à l’émergence de ces incisions dans les débats de la communauté scientifique en 1868 et à l’analyse des pratiques cognitives que les préhistoriens mettent en place sur le terrain. Des éléments conceptuels préexistants ont permis une première compréhension des gravures en tant que *pictographies*. Dans le discours de l’anthropologie du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, la représentation pictographique est identifiée comme propre aux formes embryonnaires d’écriture. Chez les archéologues français, elle fut également appréhendée comme une forme de représentation culturelle et comme l’expression naturelle d’un niveau de civilisation élémentaire. Les préhistoriens français se divisent à cette époque sur le statut qu’il faut donner à ces objets. L’interprétation des gravures s’inscrit alors dans des débats polarisés autour de la capacité des hommes primitifs d’avoir ou non un comportement symbolique. J’ai analysé ces débats en France, à partir de l’étude de l’Exposition universelle de Paris (1878). Cette démarche m’a permis de saisir la construction d’un

espace public pour la préhistoire par la Société d’anthropologie de Paris.

En Italie, un tel espace s’affirme de manière différente. Le pays vient de compléter son unification politique et ne dispose pas des associations d’amateurs scientifiques présentes ailleurs en Europe. La montagne attire pourtant l’attention du Club alpin italien qui entend promouvoir une meilleure connaissance scientifique de ce territoire rarement cartographié à l’époque. Les gravures du Mont Bégo circulent dans les revues du Club. Leur étude savante s’adresse donc aux mêmes cercles parmi lequel émerge une conception « érudite » du tourisme et une sensibilité à la protection de la montagne. J’ai réalisé une analyse fine de la biographie de Clarence Bicknell (1842-1918), botaniste et archéologue anglais, membre du CAI, éclairant au même temps les circonstances de la formalisation du concept de pétroglyphe. Cet objet scientifique était désormais datable et correspondait à un comportement référencé dans plusieurs cultures de l’âge du Bronze. Le travail de Bicknell fut crucial pour la reconnaissance de la Vallée des Merveilles comme site archéologique dans les années 1910, objet de la dernière partie de la thèse.

Au travers de l’analyse de la « nationalisation » du site, j’ai approfondi l’articulation entre les dispositifs publics destinés à la valorisation du site et les enjeux idéologiques et scientifiques de l’archéologie italienne sous le fascisme. Les moulages en plâtre réalisés par des techniciens de la *Soprintendenza* (organisme de protection et de valorisation des monuments historiques) ont désormais remplacés les copies en papier des préhistoriens du XIX<sup>e</sup> siècle. L’analyse de la circulation de ces objets m’a permis de retracer la transformation des rapports entre l’étude et la valorisation du site. Alors que l’art préhistorique devenait en Europe un objet d’exposition à part entière, en Italie le statut des gravures des Merveilles était redéfini dans le cadre des discussions sur l’ethnogenèse des Italiens, ouvertes par la campagne raciste de Mussolini (1938).

Afin de restituer le contexte des débats scientifiques sous le fascisme, j’ai mis en relation la trajectoire du site avec l’histoire des institutions de recherche italiennes. Dans les années vingt et trente, la préhistoire italienne se positionne par rapport à la construction idéologique du *mythe de Rome* qui caractérise les études en archéologie romaine. En effet, jusqu’en 1937 les antiquisants

dominaient le discours sur l'origine et sur le destin historique des Italiens. Ce monopole correspondait à une subordination institutionnelle des études en préhistoire, qui continuait depuis la période post-unitaire et qui n'allait pas diminuer, faute de ressources spécialement consacrées à ces études. Les lois raciales de 1938 en revanche ouvrirent un espace public que les préhistoriens essayèrent de saisir et qui fait l'objet du dernier chapitre de ma thèse.

La trajectoire des recherches sur les gravures des Merveilles, attribuées aux Ligures, offre en effet une perspective propice pour l'analyse du racisme italien, car l'anthropologie du XIX<sup>e</sup> siècle avait établi la parenté de ce peuple préromain avec les Aryens. A partir des années 1910, les archéologues avaient en revanche démontré l'origine méditerranéenne du premier peuplement de l'Italie. En 1938, quand Mussolini lança la campagne raciste et décréta l'origine aryenne des Italiens, les archéologues du site des Merveilles furent obligés de repositionner leur discours sur l'origine des Ligures. La définition des caractères « raciaux » ou « ethniques » des peuples européens de l'âge du Bronze était d'ailleurs au centre d'un débat qui se développa à l'intérieur des marges de l'alliance avec l'Allemagne aryaniste. Ce site frontalier et daté de l'âge du Bronze permet donc l'analyse de l'articulation entre intérêts scientifiques, idéologiques et militaires qui caractérisa la culture totalitaire italienne des années 1930 et 1940. Les principaux résultats apportés par mon travail peuvent se synthétiser comme suit.

En premier lieu, ma démarche s'est inspirée de la perspective sociale et culturelle des sciences. Ainsi, les conclusions que j'ai tirées sur un terrain particulier – celui de la vallée des Merveilles – enrichissent l'historiographie des sciences de la période, par exemple en ce qui concerne les recherches sur les scientifiques amateurs, sur les contextes de socialisation des scientifiques, sur les publics des sciences, sur les sciences de terrain, sur les pratiques d'écriture des carnets scientifiques.

En deuxième lieu, mon étude s'inscrit dans le cadre des études en histoire de l'archéologie préhistorique par l'analyse d'un objet, les cultures protohistoriques, rarement abordé par les historiens de la discipline. Cette entrée permet une contextualisation nouvelle du processus de constitution de l'art primitif comme objet et comme domaine de recherche. J'ai pu établir ainsi que

les débats fondateurs sur l'art rupestre se développent en relation aux discussions concernant la valeur de la méthode du « comparatisme ethnographique », mais aussi dans le cadre des recherches sur l'évolution de l'écriture. En effet, seule la synthèse de ces deux axes viendra résoudre le débat sur l'art primitif : d'une part, Henry Balfour admettra les objets exotiques dans la série évolutive des formes artistiques depuis la préhistoire ; d'autre part, l'art préhistorique sera conceptualisé en tant que première phase dans le développement des comportements expressifs de l'humanité. Mon étude de la notion de représentation primitive, depuis les pictographies jusqu'aux pétroglyphes, permet alors de retracer les étapes qui ont conduit à une première définition scientifique de l'art préhistorique.

En troisième lieu, j'ai porté une attention particulière à la matérialité du discours archéologique. Appuyé sur les approches des études visuelles et culturelles des sciences, mon analyse permet de considérer que les différences dans les pratiques cognitives fixent des articulations singulières des sphères scientifiques, sociales et politiques sur le site. Dans le même temps, cette attention aux pratiques sur le site m'a permis de faire ressortir la variété des sensibilités qui soutiennent le geste patrimonial dans son acception scientifique, sociale et politique. Elle m'a conduit à questionner le processus de patrimonialisation dans toute sa complexité.

En dernier lieu et pour conclure, à partir de l'étude des débats sur les Ligures, j'ai inscrit la confrontation entre les notions d'« ethnos » et de « race » dans le cadre de l'historiographie italienne sur la période fasciste. Cette contribution pourra faire l'objet de développements ultérieurs et participer ainsi au renouveau des études sur le racisme italien, grâce aux approches ancrées dans l'historiographie des sciences.

**Maddalena CATALDI**

Post-doctorante

Institut de paléontologie humaine

1 rue René Panhard

75013 Paris

maddalena.cataldi@mnhn.fr